

Pour que rien ne manquât au lustre qui l'environnait, l'Académie venait de lui ouvrir ses portes.

Il avait une habitude bien connue, ce prélat, dont quelques misérables, insultant au vrai peuple en prenant le nom de peuple, devaient incendier la demeure au lendemain de la révolution de Juillet ; il s'était fait une règle de distribuer aux pauvres, après chacune de ses réceptions, une somme égale aux frais de sa fête. J'ai vu dire à bien des gens qui jamais ne donnent rien. "Il eût mieux fait de donner le double et de ne point recevoir."

Peut-être Il faudrait pour composer un jury capable de juger les belles âmes récuser d'abord toutes les incapacités, toutes les envies et toutes les haines. Ce serait du travail, et l'enquête préliminaire pour la constitution de pareil jury pourrait longtemps durer.

Peut-être, disais-je : donner est beau ; faire donner vaut mieux souvent parce que le résultat est plus large. Les fêtes de Mgr de Quélen étaient fécondes au point de vue de la bienfaisance. Rarement se terminaient-elles sans que le malheur eût sa dîme prélevée abondamment sur ces graves et nobles plaisirs.

Ce n'était pas tout, cependant ; Mgr. de Quélen avait encore une autre habitude dont le faubourg Saint-Germain et la cour se plaignaient parfois avec quelque amerçume : c'était un déterminé *protecteur* ; il était entouré d'une armée de protégés, et pour ses protégés, il combattait avec une vaillance aussi méritoire que redoutée. Ses fêtes étaient de pacifiques tournois où il rompait des lances en faveur de la jeunesse ardente à parvenir, ou de la vieillesse invalide revenant de la bataille de la vie.

Je pourrais citer par leur nom des gens très haut placés qui doivent se souvenir, et pour cause, des fêtes de Mgr. de Quélen

C'était donc un soir de septembre, en cette année 1825 qui avait vu le sacre de Charles X et les prodigieux enthousiasmes de Paris pour ce prince que Paris devait, sitôt après, condamner à la mort dans l'exil. Le temps était orageux et d'une chaleur accablante. Quoique la nuit commençât à tomber (on avait diné à trois heures, selon la mode du moment,) personne ne songeait à regagner les salons. Le parc était un refuge contre la température torride. Quelque fraîcheur tombait des grands arbres, et parfois une bouffée de brise, montant de la rivière, basse et lourde, essayait de balancer les feuillées

Le gros des convives s'était réuni dans ce vaste salon de verdure qui était la joie du paysage, et que le tracé du chemin de fer de Lyon a détruit. Monseigneur, qui, par sa naissance, était comte de Quélen, avait surtout une large parenté bretonne ; il appartenait à tout ce qui s'alliait aux maisons ducales d'Aguiillon, de Chaulnes et de La Vauguyon ; il cousinait avec les Chanteaubriant, les Rohan, les Dreux, les Guébriant, les La Bourdonnaye, les Coislin et les Goulaine. En réunissant les noms de ceux qui étaient au château, ce soir là, on aurait pu reconstituer l'état-major de François de Bretagne, ou de la cour de la duchesse Anne.

Et voyez le mystérieux pouvoir de certains lieux ; dans ce cercle brillant et sous ces ombrages où tant de hautes questions théologiques avaient été débattues, depuis François de Harlay, fondateur du château de Conflans, jusqu'à M. de Talleyrand-Périgord, prédecesseur de l'archevêque actuel, on parlait précisément de brigands, de loups-garous et de fantômes. On racontait, je dois le dire, au grand amusement de ces dames et même de ces messieurs, les merveilleuses histoires de revenants, dont le théâtre était tout voisin. De l'esplanade où l'auditoire était réuni, les narrateurs pouvaient faire des effets, comme disent les orateurs et les comédiens, en montrant du doigt, dans diverses directions, les champs mêmes qui avaient servi de lieu de scène à ces drames surnaturels.

Il y avait, comme toujours, des croyants et des incrédules. Sous la Restauration, le faubourg Saint-Germain possédait, aussi bien que sous Louis XV, son petit coin philosophant, et nous savons plus d'un marquis d'alors, dont la vie se passait à singer tout doucement M. de Voltaire. Nos malheurs ont eu ce bon côté de mettre pareil ridicule à la porte, du moins en matière sérieuse

Quant au reste, le champ est libre ; pour les loups garous, l'incrédulité se comprend ; à l'égard des fantômes, également ; mais les brigands, ceci demande une explication. Les sceptiques au sujet du brigandage se réfugiaient dans une question de chronologie. Selon eux, le vrai brigand avait vécu, le brigand romanesque, pittoresque, dramatique. Le temps présent n'avait plus que des voleurs.

En revanche, il en possédait, au dire des mêmes sceptiques, une très recommandable quantité.

Or, je vous mets au défi de prendre un rond d'arbres séculaires à deux ou trois cents mètres seulement d'un vieux château, d'y placer, par une nuit orageuse et sombre, une trentaine de personnes assemblées et causant de certains sujets effrayants ou simplement mystiques, sans qu'une sorte d'épouvante vague ne vienne à la longue se mêler à l'entretien. Je fais les concessions larges : je vous accorde deux tiers d'esprits forts ; j'irais plus loin, si vous voulez : je vous donnerais une unanimité de sceptiques en y joignant le narrateur lui-même, pourvu qu'il fût habile, et je gagnerais encore contre vous, sûr de mon fait, en vous disant : LE FRISSEON VA VENIR.

Le frisson vient toujours. Il n'est pas besoin que personne, dans ce cercle, joue à l'incrédule et soit au fond, croyant ou même superstitieux. Rien ne frissonne si bien qu'un esprit fort. A un moment choisi, quand les poltrons ordinaires se bornent à trembler, l'esprit fort a des attaques de nerfs et perd connaissance. L'esprit fort est toujours ce bon garçon qui chante à tue-tête dans l'obscurité pour s'étourdir et avoir moins peur.

Parmi les intelligences positives qui niaient *a priori* l'existence de l'élément surnaturel, ce soir, au château de Conflans, il y avait, une belle dame, très spirituelle et très éloquente, que nous nommerons la princesse de Montfort, parce que nous prenons seulement la liberté de garder aux personnages formant